

CAHIERS DE PHILOSOPHIE
DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN

Gareth Evans

2003

N° 40-41

Presses
universitaires
de Caen

**CAHIERS DE PHILOSOPHIE
DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN**

Comité d'honneur

Alain BOYER, Université de Paris-Sorbonne
Lambros COULOUBARITSIS, Université Libre de Bruxelles
Pascal ENGEL, Université de Paris-Sorbonne
Simone GOYARD-FABRE, Université de Caen
Charles LARMORE, University of Chicago
Jean-Luc MARION, Université de Paris-Sorbonne
Christopher PEACOCKE, Oxford University
Philip PETTIT, Australian National University
Alain RENAUT, Université de Paris-Sorbonne
Elie ZAHAR, London School of Economics

Directeur de rédaction

Vincent CARRAUD

Secrétariat de rédaction

Stéphane CHAUVIER

Comité de rédaction

Jean-Christophe BARDOUT
Fabien CAPELLÈRES
Emmanuel HOUSSET
Jérôme LAURENT
Robert LEGROS
Carole MAIGNÉ
Gilles OLIVO
Ivahn SMADJA

SOMMAIRE

Stéphane CHAUVIER : <i>Avant-propos</i>	7
Pascal LUDWIG : <i>Evans, sur le sens et la référence</i>	13
Jérôme DOKIC : <i>L'identification de soi, entre savoir-faire et introspection</i>	45
Jérôme PELLETIER : <i>Pensées « de re » sans « res »</i>	65
Fabrice TERONI : <i>La spécificité des objets du souvenir : une étude de la position de Gareth Evans</i>	85
Pascal ENGEL : <i>Les objets vagues le sont-ils vraiment ?</i>	103
Gareth EVANS : <i>Identité et prédication</i> (trad. S. Chauvier)	121

GARETH EVANS (1946-1980) est sans aucun doute l'un des philosophes britanniques les plus influents de la fin du xx^e siècle, au point que rares sont les travaux philosophiques récents en philosophie du langage ou en philosophie de l'esprit qui ne s'inspirent de certaines de ses idées ou ne se sentent obligés de s'y confronter. Toutefois, comme avant lui Frank Ramsey ou, dans un autre domaine, Evariste Galois, Evans ne s'est pas résolu de lui-même à cette position relativement effacée de penseur « influent ». Emporté par la maladie à l'âge de 34 ans, son génie philosophique n'aura en effet eu le temps de s'exprimer que dans quelques articles et, surtout, dans un ouvrage inachevé, édité peu après sa mort par John McDowell, *The Varieties of Reference*.

Parce que l'œuvre d'Evans reste peu connue des philosophes de langue française, parce qu'elle a en outre la réputation d'être d'un abord difficile, nous avons souhaité, dans ce volume, présenter certains thèmes centraux de la pensée d'Evans.

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE



9 782841 332236

ISSN : 1282-6545
ISBN : 2-84133-223-3

14 €

PENSÉES « *DE RE* » SANS « *RES* »

Les pensées dépendantes des objets



Les néo-frégéens britanniques, au premier rang desquels on trouve Gareth Evans, John McDowell et Christopher Peacocke, sont d'ardents défenseurs des « pensées dépendantes des objets ». Ces philosophes ont réactualisé la thèse de Russell d'après laquelle des pensées – « les pensées singulières » – sont, à la différence des pensées générales ou « descriptives », reliées de manière si étroite et si intime à leurs objets qu'il est impossible d'avoir de telles pensées en l'absence de ces objets.

Pour les néo-frégéens, les pensées singulières ne portent pas, comme le pensait Russell, exclusivement sur les objets mentaux comme les « *sense data* », sur soi-même ou sur l'instant présent, mais concernent aussi les objets externes physiques. Au plan linguistique, les pensées singulières ou « dépendantes des objets » sont les pensées exprimées par des phrases dans lesquelles figurent en position de sujet grammatical soit au moins le nom d'un objet (« Socrate »), soit au moins une expression démonstrative déictique (« ceci », « cet homme » etc.) ou un indexical (« je », « tu », « aujourd'hui » etc.) faisant référence à un objet. De manière typique, les phrases contenant des descriptions définies en position de sujet grammatical et utilisées de manière attributive expriment non pas des pensées singulières mais des pensées générales ou « descriptives ».

Si l'on admet, avec Frege, que la pensée est une relation dyadique avec une proposition conçue comme une entité structurée composée de sens ou de modes de présentation, les pensées singulières sont, selon les néo-frégéens, constituées de sens ou de modes de présentation « dépendants des objets » ou « *de re* ». Le caractère « *de re* » de ces sens ou modes de présentation implique qu'un sujet peut penser à des objets selon ces sens ou modes de présentation seulement dans les contextes où ces objets existent.



Pour Evans, les pensées singulières « *de re* » ont également un caractère non purement conceptuel. Le caractère non purement conceptuel des sens ou modes de présentation « *de re* » implique qu'un sujet peut avoir des pensées constituées de ces sens ou modes de présentation seulement si les objets de ses pensées se trouvent dans une relation contextuelle (dans une certaine mesure non conceptuelle) avec lui, par exemple, une relation perceptive¹.

Si on se limite au caractère « *de re* » des sens ou modes de présentation, il apparaît donc que les frégréens d'aujourd'hui associent l'existence d'un sens ou d'un mode de présentation, et, conséquemment, l'existence d'une pensée singulière, à l'existence d'une référence pour ces sens ou modes de présentation. Ainsi, Evans soutient qu'un mode de présentation de *x* ne peut exister que s'il présente *x*, c'est-à-dire que si *x* existe. Sur le plan linguistique, cela signifie qu'une remarque comme « Ce *G* est *F* » ou « *NN* est *F* », s'il n'y a rien auquel le terme singulier fasse référence, n'exprime aucune pensée.

Interlude historique

La « russellianisation » de Frege

D'un point de vue historique, l'admission de sens « *de re* » suppose une réconciliation des thèses de Frege avec celles de Russell. Evans tente effectivement de mener à bien une telle entreprise. Mais cette tentative n'aboutit qu'au prix de ce que l'on peut appeler la « russellianisation » de Frege, une « russellianisation » qui s'opère en trois temps.

Evans soutient tout d'abord, en suivant Russell, qu'il y a des expressions singulières dont la signification, à la manière des noms logiquement propres de Russell, dépend de l'existence de leur référent², des expressions que Evans nomme « termes russelliens »³.

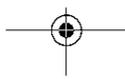
Dans un deuxième temps, Evans replace ces « termes russelliens » dans un cadre frégréen, dans le cadre de la distinction du sens et de la référence. Ce « recadrage » suppose de réinterpréter la notion de sens frégréen. Evans, en suivant, cette fois-ci, Moore⁴, interprète

1. Sur tout ceci, cf. Boër 1989, 187-188.

2. Russell 1989, 346 : « Un nom ne peut nommer qu'un particulier, et si ce n'est pas le cas, ce n'est pas un nom du tout, c'est un bruit. »

3. Cf. Evans 1982, 12.

4. Comme le note Dummett 1991, 14 : « [...] les trois piliers sur lesquels repose son livre [*The Varieties of Reference*] sont Russell, Moore et Frege. »



le sens fregéen des « termes russelliens » comme une manière non conceptuelle de penser à un objet⁵. La notion de sens n'est plus comprise ici, par Evans, comme le faisait parfois Frege, comme une manière descriptive ou conceptuelle de déterminer une référence mais comme une façon non-conceptuelle de penser à un objet. Les « termes russelliens » dont le sens est existentiellement dépendant, ne sont pas, pour Evans, des termes descriptifs, c'est-à-dire des termes dont la signification réside dans leur association avec une condition qu'un objet doit satisfaire pour être leur référent.

Dans un troisième temps, Evans formule le projet russellien d'identification d'une classe de propositions singulières⁶ non pas comme les néo-russelliens pour qui une proposition singulière est constituée, au-delà de ce qui est prédiqué de son objet, de l'objet lui-même⁷, mais à la manière de Frege pour qui les constituants des propositions (ou pensées) singulières sont des sens. Mais, suivant l'intuition de Russell, ces sens sont conçus « *de re* » comme dépendants des objets sur lesquels portent ces propositions (ou pensées) singulières⁸. Conséquemment, les propositions singulières sont conçues comme des propositions dont l'existence dépend de l'existence des objets sur lesquelles elles portent.

Frege incohérent ?

En interprétant la notion fregéenne de sens comme la façon particulière dont nous devons penser à la référence d'une expression, Evans peut soutenir que s'il n'y a pas d'objet auquel on pense, s'il n'y a pas de référent qui se trouve présenté à la pensée, aucune pensée, aucun sens ne peut être saisi. En d'autres termes, il n'y a, pour Evans, rien de tel que des sens qui seraient « existentiellement indépendants »⁹. Evans argue de l'occurrence dans les écrits posthumes de Frege de passages comme celui-ci :

[...] la phrase « cette table est ronde » est l'expression d'une pensée seulement si les mots « cette table » ne sont pas des sons vides mais désignent quelque chose de spécifique pour moi¹⁰.

5. Voir Evans, 1982, 305, note 1, où la conception mooréenne d'une relation non conceptuelle entre un objet vu et un sujet est explicitement mentionnée.

6. Voir en particulier la lettre de Russell à Frege du 12 décembre 1904 (Russell 1988, 57).

7. Cf. un grand nombre de textes dans le recueil de Salmon & Soames 1988.

8. Voir également McDowell 1984, *passim*, et 1986, 141-142.

9. Cf. Evans 1993, 113.

10. « Seventeen Key Sentences on Logic » [1906] in Frege 1979, 174.



pour assimiler les conceptions de Frege et de Russell sur les termes singuliers référentiels vides¹¹, une assimilation critiquée par Dummett¹².

Cependant Evans sait bien que Frege, dans ses écrits publiés de son vivant, concède qu'un sens peut être attribué aux termes singuliers vides. Evans sait que, dans ces mêmes écrits, Frege concède qu'il y a des choses telles que les pensées dénuées de valeurs de vérité¹³. Evans sait donc que Frege admet l'existence de sens « existentiellement indépendants ».

Ces concessions menant à l'admission de sens « existentiellement indépendants » représentent, pour Evans, autant d'« inconsistances » ou d'incohérences dans la philosophie de Frege¹⁴. Evans reproche à Frege d'être inconsistant ou incohérent en soutenant à la fois que le sens d'un terme singulier est le mode de présentation de la référence et qu'un terme singulier vide (non descriptif) puisse avoir un sens alors qu'il n'a pas de référence¹⁵. Ce sont ces incohérences qui conduisent Frege, toujours selon Evans, à multiplier les remarques sur l'utilisation ludique des termes vides dans les récits de fiction¹⁶.

Une œuvre de la fiction ne veut pas du tout être prise au sérieux [...] ce n'est qu'un jeu¹⁷.



11. Cf. Evans 1982, 12.

12. Cf. Dummett 1981, 129-135.

13. « La proposition "Ulysse fut déposé sur le sol d'Ithaque dans un profond sommeil" a évidemment un sens, mais il est douteux que le nom d'Ulysse qui y figure ait une dénotation ; à partir de quoi il est également douteux que la proposition entière en ait une » (Frege 1971a, 108-109).

14. Cf. Evans 1993, 107.

15. Dummett note que le jugement d'incohérence prononcé à l'encontre de Frege par des critiques comme Evans ne constitue pas tant un désaveu de Frege que la reconnaissance de l'impossibilité d'atteindre une cohérence totale lorsqu'il s'agit de rendre compte d'un défaut du langage, à savoir la vacuité référentielle de certains termes des langues naturelles : « [...] si l'explication était cohérente, la caractéristique ainsi expliquée ne serait pas un défaut. » (Dummett 1981, 134). Voir également Bell 1990 pour une défense de la position de Frege face aux critiques d'Evans.

16. S'il n'y a pas dans l'œuvre de Frege d'articles consacrés *ex toto* à la fiction, nombre d'articles de philosophie du langage de Frege sont émaillés de réflexions sur la fiction : citons notamment « Über Sinn und Bedeutung » [1892], in Frege 1971, 108-109 ; « Ausführungen über Sinn und Bedeutung » [1892-95] in Frege 1979, 122 ; « Logik » [1897] in Frege 1979, 130 ; « Der Gedanke » [1918-19] in Frege 1971, 176 et 183 et « Erkenntnisquellen der Mathematik und der mathematischen Naturwissenschaften » [1924-1925] in Frege 1979, 269.

17. « Logic » in Frege 1979, 130, d'après la traduction française de Bouveresse 1992, 18.



Lorsque Frege introduit l'idée d'un usage ludique du langage en fiction, c'est selon Evans, comme une sorte de tour de passe-passe philosophique pour tenter d'effacer les conséquences, aux yeux d'Evans, philosophiquement désastreuses, de l'admission de sens existentiellement indépendants :

[...] Frege trouva un tapis commode sous lequel il pouvait balayer le problème posé pour sa théorie par le fait qu'il assigne un sens aux termes singuliers vides, un tapis que nous pourrions désigner du nom de « Fiction »¹⁸.

Dans l'interprétation d'Evans, les remarques de Frege sur la fiction ne viseraient qu'à donner une apparence de cohérence à la théorie sémantique de Frege, à « sauver » la sémantique de Frege¹⁹.

Certes, ainsi que le note Jacques Bouveresse, la conception de Frege d'un sens comme d'un mode de détermination de la référence semble se heurter, en l'absence d'une référence, à une difficulté de principe :

Puisque le sens est considéré, de façon tout à fait générale, comme un mode de détermination de la référence, qu'en est-il du sens dans le cas où la référence qu'il est supposé déterminer n'existe pas et où, par conséquent, il donne l'impression de fonctionner sur le mode contradictoire de la détermination d'une référence dont on sait par ailleurs qu'elle n'en est pas une²⁰ ?

C'est pour éviter cette contradiction apparente que Evans, à partir de son interprétation russellienne de la notion fregeenne de sens, tire la conclusion que les pensées exprimées dans la fiction par des phrases contenant des termes sans référence – ce que Frege appelle les « *Scheingedanken* »²¹ – ne seraient, pour Frege, que des « *mock thoughts* », des pensées non réelles, de simples apparences ou illusions de pensées. C'est ainsi que, pour Evans et ses successeurs²²,

18. Evans 1982, 28.

19. Voir également Evans 1993, 108-111 et McDowell 1993, 124-127.

20. Bouveresse 1992, 16.

21. La distinction, conceptualisée dans les *Recherches logiques* mais qui est présente dès la *Begriffsschrift*, de la saisie d'une pensée, de la reconnaissance de sa vérité dans le jugement et de son assertion linguistique permet ainsi à Frege de soutenir que, dans la fiction, des pensées ne visant pas la vérité mais l'apparence – Frege 1969, 142 parle alors de « *Scheingedanken* » – sont exprimées sans être assertées.

22. Voir, par exemple, McDowell 1986, 141 : « Il n'y a pas de justification indépendante, venant de la théorie générale de la connaissance, pour refuser d'admettre la possibilité d'illusions d'entretenir des pensées singulières. »



les remarques de Frege sur les « *Scheingedanken* » de la fiction constitueraient une préfiguration de la théorie des « *mock thoughts* », des pensées illusoire singulières :

[...] Frege montra du doigt la direction dans laquelle nous devrions aller pour comprendre le cas où un terme singulier est vide, à savoir comme impliquant une sorte de faire semblant ou apparence d'expression de pensée plutôt que la chose réelle²³.

Ceci explique pourquoi Evans fait appel aux passages des écrits posthumes de Frege dans lesquels il est dit qu'aucune pensée véritable n'est entretenue ou exprimée dans la fiction. Il est vrai que Frege s'est exprimé de manière très ambiguë sur la nature des pensées exprimées dans les récits de fiction.

L'allemand de Frege est-il russellien ?

À lire les quelques remarques de Frege sur la fiction, on ne peut manquer d'être frappé par la récurrence d'une thèse centrale sur le caractère pseudo-assertif des phrases de la fiction. Cependant, tout en affirmant le caractère pseudo-assertif des phrases de la fiction, Frege ne nie pas que les phrases déclaratives de la fiction ont, au moins, l'air d'exprimer des pensées, même si celles-ci ne sont que des pensées apparentes. Comme le note Bouveresse, Frege donne l'impression de s'exprimer en suivant les deux branches d'une alternative :

Frege dit tantôt que [dans la fiction] des pensées, au sens propre du terme, sont réellement exprimées, mais que les assertions qui sont formulées à leur sujet ne peuvent être que de pseudo-assertions, tantôt que les pensées elles-mêmes sont en réalité uniquement de pseudo-pensées, puisqu'elles ne peuvent pas faire l'objet d'un jugement ou d'une assertion²⁴.

Ainsi, dans la première des *Recherches logiques* intitulée « La pensée », Frege s'exprime en suivant la première branche de l'alternative :

Dans la fiction nous avons un cas dans lequel des pensées sont exprimées sans que, malgré la forme de la phrase assertorique, elles soient posées réellement comme vraies²⁵.

23. Evans 1982, 30.

24. Bouveresse 1992, 18.

25. Frege 1971b, 176, cité dans la traduction de Bouveresse 1992, 18-19.





Et, une vingtaine d'années plus tôt, dans un essai portant sur la logique, Frege suit la seconde branche de l'alternative :

Les assertions, dans la fiction poétique, ne sont pas à prendre au sérieux : ce ne sont que de pseudo-assertions [*Scheinbehauptungen*]. Les pensées, elles non plus ne doivent pas être prises au sérieux, comme c'est le cas dans la science. Ce ne sont que de pseudo-pensées²⁶.

Evans s'est, en quelque sorte, « engouffré » dans la brèche ouverte par l'ambiguïté apparente des propos de Frege sur la nature des pensées exprimées par les phrases de la fiction pour légitimer son refus d'endosser la thèse que, pour Frege, le sens des termes singuliers serait indépendant de leur référence. Evans prend par exemple appui sur l'essai sur la logique qui vient d'être cité, où Frege parle de pseudo-pensées exprimées dans la fiction, de « *mock thoughts* » dans la traduction anglaise, pour minimiser l'importance d'autres passages publiés par Frege comme celui tiré de la première des *Recherches logiques* qui vient également d'être cité, des passages dans lesquels Frege soutient que, dans la fiction, des pensées réelles sont exprimées²⁷.

S'il est vrai que, pour Frege, dans la fiction de simples « *mock thoughts* » se trouveraient exprimées, comme de plus Frege a tendance à interpréter quasiment toutes les occurrences de termes vides dans le langage comme relevant d'une utilisation fictionnelle du langage²⁸, les passages dans lesquels Frege accorde un sens aux expressions et phrases dénuées de référence perdent de leur portée sémantique si ce sens n'est pas réel mais simplement, comme le suggère Evans, feint ou prétendu. Et, dans cette hypothèse, la présentation « russellienne » de Frege par Evans se verrait confortée.

Mais, comme le remarque Bell dans sa critique de l'interprétation par Evans des textes de Frege édités de façon posthume :

La traduction de « *Scheingedanken* » par « *mock thoughts* » n'est pas justifiée²⁹.

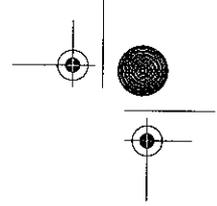
26. Frege 1979, 130, cité dans la traduction française de Bouveresse 1992, 18.

27. Cf. Evans 1982, 29-30.

28. Ainsi, l'illusion visuelle d'un tilleul, c'est-à-dire un cas de perception non-véridique, non un cas de fiction, est traitée par Frege comme un glissement dans la fiction : « Si, par contre, mon intention est vaine, si je ne fais que penser voir sans voir réellement, si en conséquence la désignation « Ce tilleul » est vide, je me suis égaré, sans le savoir et sans le vouloir, dans le domaine de la fiction. » (Frege, 1971b, 183 [trad. modifiée]). C'est un passage fréquemment cité par Evans (Evans 1982, 28).

29. Bell 1990, 273.





Selon Bell, les « *Scheingedanken* » de la fiction ne sont pas des apparences de pensée mais des pensées à part entière, d'authentiques « *Gedanken* ». Simplement, ces pensées à part entière relèvent, selon Bell, de l'apparence [*Schein*] de par leur contenu en tant qu'elles ne véhiculent que l'apparence et non la réalité. C'est pourquoi Frege dit qu'elles ne veulent pas être prises au sérieux ou qu'elles ne visent pas la vérité. Ce sont des pensées qui en restent à la surface des choses, à l'apparence. Les « *Scheingedanken* » sont d'authentiques pensées, de véritables « *Gedanken* » non pas des « pseudo-pensées »³⁰ ou des « *mock thoughts* »³¹.

Allant dans le même sens que Bell, un philosophe comme Yourgrau note que lorsque Evans cite les passages dans lesquels Frege accorde, selon la traduction anglaise, un « *fictitious sense* » à une phrase assertive³², l'auteur posthume de *The Varieties of Reference* commet l'erreur d'interpréter « *fictitious* » comme signifiant fictif ou inexistant alors qu'il s'agirait simplement, pour Frege, de reconnaître que le sens en question n'a pas de référence et est donc « *fictitious* » c'est-à-dire approprié à la fiction³³. L'interprétation par Evans des passages « litigieux » de Frege s'explique certes, au moins en partie, comme le note Bell, par l'orientation implicitement russellienne de la traduction anglaise des textes posthumes de Frege. Mais, si Evans leur donne une signification russellienne explicite, c'est avant tout afin d'étayer sa propre interprétation russellienne de la notion fregéenne de sens. En définitive, il nous semble que Evans commet en fait l'erreur qu'il reproche à Frege : Evans utilise les remarques de Frege sur la fiction pour tenter d'asseoir et de « sauver » sa propre interprétation russellienne de la notion fregéenne de sens de la même façon qu'il reproche à Frege d'utiliser la fiction pour justifier l'existence de sens « existentiellement indépendants ».

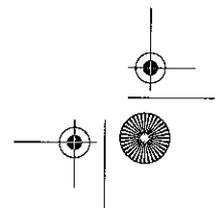
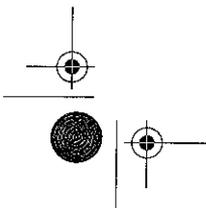
En laissant de côté le débat exégétique entre Frege et les néo-fregéens, il reste que la reconnaissance par Evans d'une classe de pensées dépendantes des objets ne peut faire l'économie d'une explication du fait que nous communiquons ordinairement, sans aucune difficulté apparente, en utilisant des phrases contenant des termes référentiels vides. C'est vers l'explication que Evans donne

30. C'est ainsi que J. Bouveresse traduit l'expression litigieuse de Frege « *Scheingedanken* », cf. Bouveresse 1992, 18.

31. Cf. Bell 1990, 273.

32. Cf. Evans 1982, 29.

33. Cf. Yourgrau 1990, 125 note 44.



de notre capacité à communiquer en utilisant des termes référentiels vides que nous nous tournons maintenant.

La communication des pensées « *de re* » sans « *res* »

L'exploitation ludique du faire-semblant

Evans restreint, dans un premier temps, le domaine d'application de l'explication qu'il va proposer aux termes singuliers vides utilisés, selon la formule de Quine, en « connivence tacite »³⁴, c'est-à-dire lorsque les locuteurs ont une connaissance mutuelle que les termes singuliers qu'ils utilisent sont vides. Dans un deuxième temps, Evans restreint la discussion aux fictions qui ont la propriété d'être, dans la terminologie d'Evans, « existentiellement créatives », c'est-à-dire qui reposent sur la simulation que quelque chose existe qui n'existe pas réellement (par opposition aux fictions « existentiellement conservatives » qui reposent sur la simulation que des choses réellement existantes sont autrement qu'elles ne sont)³⁵. En définitive, Evans restreint la discussion aux fictions existentiellement créatives, comme le théâtre, le cinéma ou les récits de fiction, qui sont basées sur une simulation initiale que les choses sont telles qu'elles semblent être ou telles que l'information que nous partageons les présente³⁶. Comme on va le voir dans ce qui suit, la portée de cette dernière restriction est que le système cognitif va, dans le cadre de ce type de simulation, produire de manière automatique et naturelle les pensées et émotions en faire-semblant requises par la fiction.

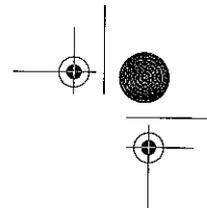
Evans dévoile sa stratégie générale dans le passage suivant :

L'idée fondamentale est de considérer les énonciations dans lesquelles figurent des termes singuliers vides utilisés en connivence tacite comme des avancées [*moves*] dans des jeux linguistiques de *faire-semblant* [*make-believe*]. Nous faisons semblant qu'il y a un

34. La « connivence tacite » est, selon Quine (1960, 50) : « [...] le mode dans lequel nous parlons sciemment d'Olivier comme s'il était Macbeth, d'une statue d'un cheval comme d'un cheval, ou d'une fausse pièce comme d'une pièce. »

35. Cf. Evans 1982, 358.

36. *Ibid.*, 359. Evans n'exclut pas de son explication les fictions ne supposant pas une dimension artistique ou même de l'imagination. Par exemple, dans le cas d'illusions partagées, la fiction revient généralement à faire semblant qu'il y a un objet de telle et telle sorte, duquel on a reçu, ou on est en train de recevoir, de l'information, et à agir dans le cadre de l'espace de cette simulation (Evans 1982, 353).



objet de tel et tel type, duquel nous avons reçu, ou sommes en train de recevoir, de l'information, et nous agissons dans le cadre de cette simulation [*pretence*]. [...] Et de la même manière qu'une simulation [*pretence*] initiale de la part de l'auteur d'un récit ou d'un film peut fournir à des personnes les accessoires informationnels [*informational props*] les encourageant à poursuivre le faire-semblant [*make-believe*], ces accessoires peuvent être donnés par des illusions partagées (présentes ou en mémoire), ou un témoignage erroné, qui ne sont pas, à l'origine, le produit d'un quelconque processus artistique ou imaginaire³⁷.

S'appuyant sur un certain nombre d'articles de Walton sur les jeux de faire-semblant³⁸, et aussi sur la notation de Walton «*P*» pour signifier «Il est en faire semblant le cas que P», Evans analyse les jeux de faire-semblant comme étant gouvernés par trois principes fondamentaux. En premier lieu, il y a les principes de base qui stipulent un ensemble potentiellement infini de vérités en faire-semblant [*make-believe truths*] – par exemple, pour l'usage en connivence tacite des termes vides, la stipulation que, contrairement à ce qui est le cas, certaines informations concernent des objets et des événements réels. En second lieu, il y a principe général d'«incorporation», à savoir :

Si Q est vrai, et s'il n'y a pas de P_1, P_2, \dots, P_n qui sont tels que, à la fois * P_1 *, * P_2 *, ..., * P_n * et le contrefactuel «si P_1, P_2, \dots, P_n étaient vrais, alors Q ne serait pas vrai» étaient vrais, alors *Q* est vrai.

Et, en troisième lieu, il y a un principe récursif, à savoir :

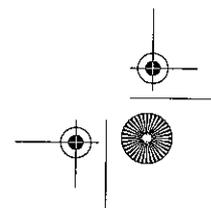
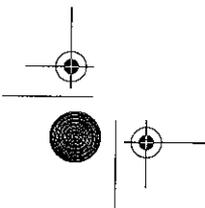
Si * P_1 *, * P_2 *, ..., * P_n * et le contrefactuel «si P_1, P_2, \dots, P_n étaient vrais, alors Q serait vrai» était vrai, et s'il n'y a pas de * P'_1 *, * P'_2 *, ..., * P'_n * qui sont tels que * P'_1 *, * P'_2 *, ..., * P'_n * et le contrefactuel «si P'_1, P'_2, \dots, P'_n étaient vrais, alors Q ne serait pas vrai» est vrai, alors *Q*³⁹.

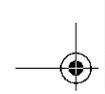
Evans mentionne également certains principes additionnels, notamment un principe d'attribution d'attitudes propositionnelles dans le cadre d'un jeu. Ce dernier principe est nécessaire car nombreuses actions en faire-semblant accomplies par les joueurs sont,

37. Evans 1982, 353.

38. Cf. Walton 1973, 1978a.

39. Cf. Evans 1982, 354.





en faire-semblant, des actions qui ne peuvent être accomplies que par celles et ceux qui ont les croyances et intentions appropriées. Le principe d'attribution des attitudes propositionnelles est le suivant :

(x) (Si x croit que *P* alors *x croit que P*)

et

(x) (Si x a l'intention que *P* alors *x a l'intention que P*)⁴⁰

Après avoir introduit ces principes pour les attitudes propositionnelles, Evans complète son explication de l'usage en connivence tacite des termes singuliers vides en montrant comment on peut introduire les actions linguistiques en faire-semblant. Ces actions, sur la base de la simulation de l'existence de certaines choses inexistantes et de la simulation que ces choses sont telles que l'information que l'on partage nous dit qu'elles sont, permettent, selon Evans, d'avoir des pensées en faire-semblant sur ces choses et, en faire-semblant, d'y faire référence.

Un jeu de faire semblant existentiellement créatif peut donner naissance à la possibilité que quelqu'un fasse semblant de penser à, ou de faire référence à quelque chose sans être réellement en train de penser à ou de faire référence à quoi que ce soit⁴¹.

Le point crucial est que, selon Evans, les jeux de faire-semblant qui ont lieu sur la base d'une information partagée permettent l'occurrence en faire-semblant d'une communication référentielle du type de celle qui a lieu lorsque des termes singuliers invoquant de l'information de manière normale sont utilisés. Mais, à la différence de la communication normale, la communication dans le cadre d'un jeu de faire-semblant ne peut donner lieu qu'à ce que Evans appelle une « quasi-compréhension » ou compréhension en faire-semblant.

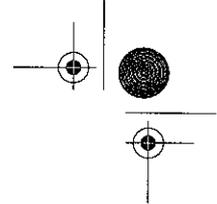
Ce que Evans appelle la « quasi-compréhension » ne correspond pas à une simple simulation de compréhension⁴². Certes « quasi-comprendre » revient à avoir des pensées en faire-semblant mais cela requiert, avant toute chose, de supprimer toute incrédulité et de

40. *Ibid.*, 1982, 357.

41. *Ibid.*, 360.

42. Devitt assimile, à tort, la « quasi-compréhension » d'Evans à une simulation de compréhension dans son compte rendu des *Varieties of Reference*. Cf. l'exemple de la communication entre Alice et Charles dans Devitt 1985, 221.





s'engager dans la simulation⁴³ et surtout, de faire *réellement* certaines des choses qui sont constitutives de la compréhension authentique⁴⁴. Evans souligne que les joueurs doivent utiliser l'information dont ils disposent pour interpréter les remarques référentielles faites au cours du jeu, une information qu'ils partagent et qui provient d'une source ou d'une origine identique pour tous les joueurs, par exemple l'information provenant du même récit de fiction⁴⁵. Les joueurs utilisent réellement l'information dont ils disposent bien que cette utilisation réelle ait lieu en l'absence d'un objet réel qui se trouverait à l'origine de l'information et bien que cette utilisation se fasse dans le cadre d'une simulation, à savoir la simulation qu'il y a un ou des objets à la source de l'information.

Comprendre ces usages [fictionnels] des termes singuliers requiert de l'auditeur quelque chose *du même type général* que ce qui est requis pour comprendre les usages ordinaires faisant appel à de l'information des termes singuliers : l'auditeur doit posséder de l'information ou de la mésinformation, et, d'une manière ou d'une autre, l'utiliser pour interpréter la remarque⁴⁶.

« Quasi-comprendre » des usages de termes singuliers vides pour faire référence en faire-semblant à des choses suppose ainsi, pour Evans, d'avoir des *pensées sur un objet*, des pensées en faire semblant dont Evans dit qu'on ne peut y faire référence qu'en s'engageant soi-même dans le jeu⁴⁷.

L'exploitation de la fiction afin de l'exposer comme fiction

Jusqu'ici, les jeux linguistiques de faire-semblant dont les règles ont été données par Evans ne donnent lieu à aucune assertion réelle,

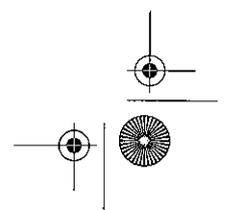
43. Evans 1982, 363.

44. Le modèle de la « quasi-compréhension » d'Evans est la « quasi-crainte » éprouvée par le spectateur d'un film d'épouvante telle qu'elle est analysée par Walton 1978a et Walton 1990, 195-203 et 241-248. Sainsbury 1999, 254 insiste, *a contrario*, sur les différences entre la « quasi-compréhension » et la « quasi-crainte ».

45. On peut noter que ce qui est considéré par Evans comme une condition *non* nécessaire pour une communication référentielle authentique sur un objet existant - à savoir que les informations en possession des locuteurs et auditeurs des termes russelliens faisant référence à cet objet proviennent de la même source (au sens journalistique du terme) - devient une condition nécessaire et suffisante pour une communication référentielle en l'absence d'un objet dans le cadre d'un jeu de faire-semblant impliquant une base informationnelle commune aux joueurs (Evans 1982, 336-337).

46. Evans 1982, 344 (nous soulignons).

47. *Ibid.*, 363.



aucune compréhension réelle, aucune vérité réelle ou non fictionnelle. Evans a, en fait, décrit les jeux linguistiques de faire-semblant impliqués dans le discours sans visée sérieuse ou « discours dans la fiction ». Pourtant, lorsque, le contexte de la discussion est un récit de fiction et que quelqu'un dit : « Sherlock Holmes est détective » ou lorsque la discussion porte sur plusieurs récits de fiction et que quelqu'un dit : « Sherlock Holmes est un détective nettement supérieur à Hercule Poirot », ou, lorsqu'un critique littéraire énonce que Hamlet est un personnage névrosé ou enfin, lorsque un père dit à son enfant « Le Père Noël n'existe pas », les destinataires de ces énoncés n'ont apparemment aucune difficulté à leur attribuer des valeurs de vérité alors qu'ils savent par ailleurs qu'ils contiennent des termes singuliers vides de référence. Comment Evans explique-t-il le « discours sur la fiction » dont relèvent les trois premiers exemples donnés ci-dessus et les « dénis singuliers d'existence » ?

Nombreux sont les philosophes du langage qui distinguent radicalement l'emploi du langage dans le « discours dans la fiction » de celui qui a lieu dans le « discours sur la fiction »⁴⁸. Ainsi, Searle qui reconnaît que le « discours dans la fiction » n'est pas référentiel, que, par exemple, un auteur ne fait pas référence à un personnage lorsqu'il écrit un texte de fiction, ajoute cependant que :

[...] une fois que le personnage fictionnel a été créé, nous qui nous tenons à l'extérieur de l'histoire fictionnelle pouvons réellement faire référence à une personne fictionnelle⁴⁹.

Evans ne partage pas le point de vue de Searle. Evans est loin d'être enclin à accepter une ontologie de personnes ou de personnages de fiction conçus comme des entités abstraites, à la manière de Searle ou de Kripke. Selon Evans, une telle ontologie, quoique intelligible, a l'inconvénient d'impliquer une analyse spécifique des énoncés « sur la fiction », une analyse à l'issue de laquelle la compréhension de ces énoncés n'est plus soumise aux mêmes contraintes que la compréhension des énoncés contenant des termes singuliers ordinaires. Surtout, une telle ontologie empêche de saisir la simulation présente dans le « discours sur la fiction »⁵⁰. C'est ce dernier point que je développe maintenant.

48. Voir par exemple, Hack 1978, 72, Van Inwagen 1983.

49. Searle 1979, 240.

50. Cf. Evans 1982, 367.

Evans, à la suite de Walton, décrit l'emploi du langage dans le « discours sur la fiction » comme une continuation sans rupture aucune du « discours dans la fiction ». Lorsque quelqu'un, dans le contexte d'une discussion sérieuse sur la fiction, énonce que Sherlock Holmes est un détective, Evans soutient qu'il exploite un jeu de faire-semblant : *il énonce que Sherlock Holmes est un détective*. Cela a pour conséquence, dans la terminologie d'Evans, qu'un participant à cette discussion sur le héros de l'œuvre de Doyle « quasi-comprend » l'énoncé, c'est-à-dire qu'il utilise réellement de l'information en sa possession – une information qui dérive de la même source que celle utilisée par l'énonciateur – afin, dans le cadre d'une simulation, d'interpréter la remarque du locuteur.

Si Evans en était resté là, on aurait pu lui objecter que la continuation qu'il voit entre le « discours sur la fiction » et le « discours dans la fiction » empêche de saisir les différences, pourtant importantes, entre ces deux discursivités. Lorsque Doyle écrit, dans un de ses fameux récits, que Sherlock Holmes est un détective et lorsqu'un critique littéraire spécialiste des romans policiers, pendant une conférence sur les détectives dans les récits de fiction, dit que Sherlock Holmes est un détective, seul le conférencier a une visée sérieuse. Mais rien n'exclut, selon Evans, qu'une action soit à la fois une avancée dans un jeu de faire-semblant et ait une visée sérieuse. Et c'est, selon Evans, précisément le cas des actions linguistiques accomplies lorsque l'on parle d'une œuvre de fiction. La différence entre le « discours dans la fiction » et le « discours sur la fiction » réside en ce que l'exploitation du jeu linguistique de faire-semblant, dans le « discours sur la fiction », a une visée sérieuse qui est reconnue comme telle par les participants au jeu. Et cette visée sérieuse permet de dire des choses *réellement* vraies ou fausses en disant des choses simplement vraies ou fausses dans le cadre d'une simulation. Lorsqu'un critique littéraire *énonce que Sherlock Holmes est un détective*, il effectue cette avancée dans le jeu de faire-semblant de manière à rendre manifeste son intention que son énonciation devrait être évaluée comme *réellement* correcte ou *réellement* incorrecte en fonction de la question de savoir si oui ou non *ce qu'il dit est correct ou incorrect*.

Ainsi le locuteur dit quelque chose qui est, d'une manière absolue, vrai ou faux *en disant quelque chose de vrai* ou *en disant quelque chose de faux*⁵¹.

51. Evans 1982, 363-364.



On a vu que Evans nie que l'usage des noms de fiction comme « Sherlock Holmes » (ou des expressions démonstratives sans référence) puissent donner lieu à une compréhension véritable. Comment, dès lors, expliquer, comme dans le passage qui vient d'être cité, que les noms de fiction (ou les expressions démonstratives vides) peuvent cependant, dans certains usages – Evans pense avant tout aux dénis singuliers d'existence vrais mais, d'une manière plus générale, à l'ensemble des énoncés métafictionnels, donner lieu à une compréhension véritable et à des énonciations, non plus simplement, *vraies* mais *réellement* vraies ?

La possibilité de dire ce qui est *réellement* vrai en exploitant le fait de *dire ce qui est vrai* repose, selon Evans, sur la capacité qu'ont les consommateurs de fictions à se situer *simultanément* ou *à la fois* dans le monde décrit par la fiction et à l'extérieur de celui-ci, sur leur capacité à adopter *en même temps* les deux points de vue – le point de vue du monde fictionnel et le point de vue du monde réel⁵². Evans suggère ainsi que les dénis singuliers d'existence fonctionnent comme une :

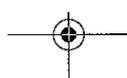
[...] avancée dans le cadre d'une simulation afin d'exprimer le fait qu'il s'agit d'une simulation⁵³.

Mais cela ne suffit pas pour expliquer que ces énoncés métafictionnels accèdent à la vérité *simpliciter*, non simplement à la *vérité*. Pour cela, Evans fait l'hypothèse que les énoncés métafictionnels contiennent un opérateur exprimé par l'adverbe « réellement », un opérateur qui affecte les conditions de vérité des énoncés métafictionnels. Cet opérateur appartient, selon Evans, à la structure profonde des phrases sur la fiction, c'est-à-dire qu'il est présent lors même qu'il n'est pas explicitement utilisé⁵⁴. La présence de cet opérateur est ce qui explique, selon Evans, que certaines phrases qui relèvent d'une énonciation dans le cadre d'un jeu de faire-semblant peuvent dans le même temps avoir un usage sérieux et exprimer des vérités réelles. Ainsi, Evans suggère de

52. Walton, avant Evans, a beaucoup insisté sur cette caractéristique propre à la fiction. Cf. Walton 1978b, 21.

53. Evans 1982, 369.

54. À la différence de la théorie proposée par Lewis 1978, la théorie d'Evans sur la discursivité métafictionnelle évite tout recours à un opérateur du type « Il est fictionnel que » qui préfixerait de manière tacite les énoncés « sur la fiction », cf. Evans 1982, 364-368. Mais l'analyse par Evans des énoncés métafictionnels ne peut faire l'économie d'un autre opérateur logique, l'opérateur « réellement ».





penser qu'une phrase métafictionnelle comme « Sherlock Holmes n'existe pas » a, en fait, la forme de « Sherlock Holmes n'existe pas réellement », et Evans analyse cette dernière phrase comme ayant la forme :

« Il n'est pas le cas que (réellement [Sherlock Holmes existe]) ».

Cette dernière formulation a le mérite de faire apparaître qu'un déni singulier d'existence ne doit pas être considéré comme la négation d'un énoncé existentiel mais comme la négation d'un énoncé existentiel complexe préfixé par l'adverbe « réellement ». Quelle différence y a-t-il, selon Evans, entre un énoncé existentiel « primitif » et un énoncé existentiel préfixé, éventuellement de manière tacite, par l'opérateur « réellement » ? La même différence qu'il y a, selon Evans, entre le concept « est réel » et le concept « existe ». On admet qu'il y a une différence entre d'un côté l'énoncé contrefactuel doué de signification :

« Si les parents de cet homme ne s'étaient pas rencontrés, cette homme n'aurait pas existé »,

et l'énoncé contrefactuel à la signification obscure :

« Si les parents de cet homme ne s'étaient pas rencontrés, cet homme n'aurait pas été réel (ou n'aurait pas réellement existé) ».

De même, Evans fait remarquer, à la suite de Mackie, que dire :

« John ne savait pas que cette plage existait »

ne revient pas à dire :

« John ne savait pas que cette plage était réelle (ou existait réellement) »⁵⁵.

La compréhension de « réellement » dans l'énoncé « Ceci existe réellement » nécessite la connaissance du jeu de faire-semblant dans lequel la phrase « Ceci existe » s'inscrit. En revanche, un énoncé existentiel « primitif » comme « Ceci existe » ne s'inscrit pas dans un jeu de faire-semblant mais est produit en faisant référence de façon ordinaire à un objet x et en disant de cet objet qu'il existe. Et alors que la vérité de « Ceci existe réellement » consiste dans la véracité d'une information perceptive partagée sur la base de

55. Cf. Evans 1982, 352.



laquelle, dans le cadre d'un jeu de faire-semblant, l'expression démonstrative « ceci » permettait de faire « quasi-référence », la vérité de l'énoncé existentiel « primitif » « Ceci existe » ne consiste pas dans la véracité d'une information perceptive.

Un déni d'existence dans lequel figure le nom « Sherlock Holmes » a donc une forme complexe puisque, dans un premier temps, l'énoncé existentiel « Sherlock Holmes existe » qui y est enchâssé correspond à une avancée dans un jeu de faire-semblant par laquelle on simule que l'individu Sherlock Holmes existe et que l'expression « Sherlock Holmes » permet d'y faire référence. Bien entendu comme il n'y a rien de tel que Sherlock Holmes, l'énoncé existentiel enchâssé ne peut être que « quasi-compris ». Mais dans un second temps, la présence de « réellement » en préfixe de l'énoncé existentiel permet à cette avancée dans un jeu de faire-semblant d'avoir une visée sérieuse, d'être l'*input* d'une compréhension authentique et de l'expression d'une vérité réelle.

La difficulté qui se pose ici au commentateur est qu'il tente d'expliquer un passage qui se situe à la fin d'un chapitre conclu par son auteur dans la hâte. Ce même commentateur sait que ce passage aurait sans nul doute été élaboré si son auteur en avait eu le temps⁵⁶. C'est donc avec les réserves qui s'imposent que nous proposons l'explication qui suit. Selon Evans, comprendre « Réellement (Sherlock Holmes existe) » requiert de « quasi-comprendre » « Sherlock Holmes existe » tout en sachant que quelqu'un énonçant de façon sincère « Sherlock Holmes existe » serait disposé à faire référence de manière normale⁵⁷, tout en sachant que « Réellement (Sherlock Holmes existe) » est vrai si et seulement si l'énoncé existentiel enchâssé exprime une proposition vraie. Or, une telle compréhension est, selon Evans, possible lors même que « Sherlock Holmes » est un terme vide, lors même que « Sherlock Holmes existe » n'exprime aucune proposition, à partir du moment où le participant au jeu sait qu'il aurait suffi que, en fait, « Sherlock Holmes existe » exprime une proposition absolument vraie pour qu'en la quasi-comprenant, il aurait, en fait, pensé une proposition vraie⁵⁸ :

56. Cf. Sainsbury 1999, 259.

57. Voir Evans 1982, 370.

58. Cette interprétation repose, en grande partie, sur le fait que lorsque Evans explique le rôle logique de « réellement », il reprend comme exemple la discussion entre deux hommes au sujet d'un petit homme vert. Or, quelques pages plus haut, Evans soutient que dans la situation où ces deux hommes prennent ce petit homme vert, à tort, pour une illusion de la perception, les deux hommes, tout en faisant semblant d'exprimer des propositions en employant

« Réellement » est un mot qui, quand il est préfixé à une phrase, produit une phrase telle que son énonciation est vraie (absolument) si et seulement si la phrase précédée par « réellement » est elle-même telle qu'il y a une proposition exprimée par elle quand elle est énoncée comme une avancée dans le jeu de faire-semblant pertinent, et cette proposition est vraie (absolument), non simplement *vraie*⁵⁹.

Comme le remarque justement Sainsbury, une des difficultés de ce passage réside dans la portée logique à donner à la description définie « le jeu de faire-semblant pertinent »⁶⁰, et ce n'est qu'une de ses difficultés ! En supposant que ce qui précède a un sens clair, en supposant que le rôle de l'opérateur logique « réellement » dans « Réellement (Sherlock Holmes existe) » a été clarifié, il faut conclure que « Sherlock Holmes n'existe pas (réellement) » est alors la négation de « Réellement (Sherlock Holmes existe) ». Si l'on peut sans difficulté souscrire à la thèse d'Evans que comprendre le déni singulier d'existence revient à comprendre qu'il repose sur une exploitation sérieuse d'un jeu de faire-semblant, force est de reconnaître que l'on a plus de difficulté à admettre que l'on peut à la fois « quasi-comprendre » et comprendre « Réellement (Sherlock Holmes existe) » *en l'absence de proposition effectivement exprimée par « Sherlock Holmes existe »*.

Jérôme PELLETIER

Université de Brest et Institut Jean-Nicod
jerome.pelletier@ehess.fr

Références

- BELL D. (1990), « How "Russellian" Was Frege ? », *Mind*, vol. 99, p. 267-277.
BOËR S. E. (1989), « Neo-Fregean Thoughts » ; « Philosophy of Mind and Action Theory », *Philosophical Perspectives*, 3, p. 187-224.

l'expression « ce petit homme vert », auraient en fait ou, dans le même temps, exprimé une authentique proposition. Cf. Evans, 1982, 361-362. Dummett 1993, 297-307 critique de façon détaillée cette thèse d'Evans.

59. Evans 1982, 370.

60. Cf. Sainsbury 1999, 261.

- BOUVERESSE J. (1992), « Fait, fiction et diction », in *Nelson Goodman et les Langages de l'Art*, J.-P. Cometti et D. Soutif (éd.), Paris, Les Cahiers du Musée national d'art moderne, Automne 1992, 41, p. 15-32.
- DEVITT M. (1985), « Critical Notice of Evans Gareth, *The Varieties of Reference* », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 63, n° 2, p. 216-232.
- DONNELLAN K. S. (1974), « Speaking of Nothing », *The Philosophical Review*, 83, p. 3-32.
- DUMMETT M. (1981), *The Interpretation of Frege's Philosophy*, Londres, Duckworth.
- DUMMETT M. (1991), *Les Origines de la philosophie analytique*, M.-A. Lescourret (trad.), Paris, Gallimard ; [*Ursprünge der analytischen Philosophie*, Francfort, Suhrkamp, 1988].
- DUMMETT M. (1993), « Existence » [1983], in *The Seas of Language*, Oxford, Clarendon Press, p. 277-307.
- EVANS G. (1993), « Comprendre les démonstratifs » in *Penser en Contexte. Le Phénomène de l'indexicalité: la Controverse John Perry et Gareth Evans*, E. Corraza et J. Dokic (éd.), Combas, Éditions de l'Éclat, p. 102-139 [« Understanding Demonstratives », in G. Evans, *Collected Papers*, Oxford, Clarendon Press, 1985, p. 291-321].
- EVANS G. (1982), *The Varieties of Reference*, J. McDowell (éd.), Oxford, Oxford University Press.
- FREGE G. (1969), *Nachgelassene Schriften und wissenschaftlicher Briefwechsel*, H. Hermes, F. Kambertel et F. Kaulbach (dir.), Hambourg, Felix Meiner.
- FREGE G. (1971a), « Sens et Dénotation », in *Écrits logiques et philosophiques*, G. Frege (éd.), C. Imbert (trad.), Paris, Seuil, p. 102-26. [trad. de « Über Sinn und Bedeutung », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, 100, 1875, p. 25-50]
- FREGE G. (1971b), « La pensée », in *Écrits logiques et philosophiques*, G. Frege (éd.), C. Imbert (trad.), Paris, Seuil, p. 170-195 [trad. de « Der Gedanke, eine logische Untersuchung », *Beiträge zur Philosophie des deutschen Idealismus*, 2, 1918-1919, p. 58-77].
- FREGE G. (1979), *Posthumous Writings* [1969], P. Long et R. White (trad.), Oxford, Blackwell.
- HAACK S. (1978), *Philosophy of Logics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LEWIS D. (1978), « Truth in Fiction », *American Philosophical Quarterly*, XV, p. 37-46 [rééd. in D. Lewis, *Philosophical Papers*, vol. 1, New York – Oxford, Oxford University Press, 1983, p. 261-280].
- MCDOWELL J. (1984), « De Re Senses », in *Frege: Tradition et Influence*, C. Wright (éd.), Oxford, Basil Blackwell, p. 98-109.
- MCDOWELL J. (1986), « Singular Thought and the Extent of Inner Space » in *Subject, Thought, and Context*, P. Pettit et J. McDowell (éd.), Oxford, Clarendon Press, p. 137-168.

- MCDOWELL J. (1993), « On the Sense and Reference of a Proper Name » [1977], in *Meaning and Reference*, A. W. Moore (éd.), Oxford, Oxford University Press, p. 111-136.
- QUINE W.V.O. (1960), *Word and Object*, Cambridge (Mass.), MIT Press ; [*Le Mot et la Chose*, J. Dopp et P. Gochet (trad.), Paris, Flammarion, 1978].
- RUSSELL B. (1988), « Letter to Frege » [12 décembre 1904], in *Propositions and Attitudes*, N. Salmon et S. Soames (éd.), Oxford, Oxford University Press, p. 57.
- RUSSELL B. (1989), « La philosophie de l'atomisme logique » in *Écrits de logique philosophique*, J.-M. Roy (trad.), Paris, Presses Universitaires de France, p. 335-442. [« The Philosophy of Logical Atomism » [1918-19], B. Russell (trad.), in *Logic and Knowledge*, L. C. Marsh (éd.), Londres, Allen et Unwin, 1956, p. 177-281].
- SAINSBURY R.M. (1999), « Names, Fictional Names, and "Really" », *Proceedings of the Aristotelian Society*, supplementary vol. 73, n° 1, p. 243-269.
- SALMON N. & SOAMES S. (éd.) (1988), *Propositions and Attitudes*, Oxford, Oxford University Press.
- SEARLE J.R. (1979), « The Logical Status of Fictional Discourse » [1975], in *Contemporary Perspectives in the Philosophy of Language*, P. French (éd.), Mineapolis, University of Minnesota Press, p. 233-243.
- VAN INWAGEN P. (1983), « Fiction and Metaphysics », *Philosophy and Literature*, vol. 7, n° 1, p. 67-76.
- WALTON K.L. (1973), « Pictures and Make-believe », *The Philosophical Review*, 82, p. 283-319.
- WALTON K.L. (1978a), « Fearing Fictions », *Journal of Philosophy*, vol. LXXV, n° 1, p. 5-27.
- WALTON K.L. (1978b), « How Remote Are Fictional Worlds from the Real World ? », *Journal of Aesthetics and Art Criticism*, 37, p. 11-24.
- WALTON K.L. (1990), *Mimesis as Make-Believe: On the Foundations of the Representational Arts*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- YOURGRAU P. (1990), « The Path back to Frege », [1986-1987], in *Demonstratives*, P. Yourgrau (éd.), Oxford, Oxford University Press, p. 97-132.